

Chez Lénine

Robert Minor

*Source : Nos rencontres avec Lénine. Moscou : Éditions en Langues étrangères, 1939, pp. 57-34.
Note MIA.*

Je ne me souviens plus exactement où je rencontrai pour la première fois Vladimir Iitch, C'était peut-être dans une salle de l'hôtel Métropole où se tenaient les séances du Comité exécutif central de Russie. En tous cas, je me souviens qu'il y avait là le camarade [Sverdlov](#), président du Comité exécutif central, un des chefs des bolchéviks russes, dont j'avais fait la connaissance.

Je me tenais à l'écart, observant Le groupe des chefs entourant la tribune, – les chefs de la révolution bolchévique ! Je me rappelle quelle émotion s'était emparée de moi, comme je voulais connaître le nom de chacun. Au début, je ne pouvais juger d'eux que d'après ma première impression.

À ma demande, un camarade russe qui avait séjourné en Amérique, me montra Lénine. Tout mon sens des proportions, si je puis m'exprimer ainsi, en fut bouleversé : Lénine – homme de petite taille, d'aspect modeste – se tenait dans un coin. Il était habillé très simplement et portait une simple casquette d'ouvrier : il m'était même pas chaussé des hautes bottes reluisantes que beaucoup portaient à cette époque. En un mot, Lénine ne répondait en aucune façon à l'idée que je me faisais d'un grand homme... Je le regardai attentivement : peut-être me trompais-je...

Mais non, c'était bien Lénine tel que je l'avais vu en photographie.

Je remarquai la mobilité de son visage : comme il changeait lorsque Lénine parlait ou qu'il écoutait. Lénine devint le centre de mon attention, tout le reste recula à l'arrière-plan, s'estompa. Ne comprenant pas un mot de ce qui se disait dans la salle, je partis, emportant l'impression faite sur moi par un seul homme, par Lénine.

Je ne sais comment, dans les durs mois du printemps et de l'été 1918, Lénine réussissait à trouver du temps pour s'entretenir avec moi. Je pense que cela est dû au profond intérêt qu'à tout moment de la révolution russe il éprouvait pour le mouvement révolutionnaire dans le monde extérieur, pour la position des socialistes des autres pays. Cette fois, je passai chez lui environ 15 minutes (c'était, il me semble, à la fin d'avril).

Lénine parlait peu, il savait laisser parler son interlocuteur, il savait écouter.

La façon dont la classe ouvrière des États-Unis réagissait à la révolution d'Octobre l'intéressait dans ses moindres détails. Il me demandait quelle était la position des syndicats vis-à-vis de la révolution bolchévique. Je lui racontai à quel point les ouvriers avancés de l'American Federation of Labour

appréciaient l'action des ouvriers et des marins de Pétrograd qui avaient sauvé la vie à Tom Mooney ¹ en obtenant l'intervention du président [Wilson](#) qui commua la peine de mort en celle de prison.

En racontant ces faits à Lénine, chef du Parti bolchévique, je lui transmis au nom des syndicats faisant partie de l'organisation pour la défense de Mooney, leur remerciement officiel pour cet admirable acte de solidarité internationale, Lénine m'écoutait sans prononcer une parole, seuls ses yeux brillaient.

Nous parlâmes de la position réactionnaire des leaders de l'American Federation of Labour dont le Comité exécutif (de même que le Comité exécutif du Parti socialiste) avait refusé de prendre la défense de Tom Mooney, ainsi que de la position des leaders syndicaux qui avaient activement participé à l'accusation et à la condamnation du chef des grévistes, Mooney. À ce propos, je mentionnai que le vieux [Gompers](#) avait soutenu les leaders syndicaux de San-Francisco lorsqu'ils avaient monté l'affaire Mooney.

Nous parlâmes des perspectives de la révolution en Europe. Lénine mentionna le manque d'informations sûres et parla brièvement des méthodes techniques permettant de recevoir des informations de l'étranger.

J'avoue que je fus très étonné d'entendre le chef le plus en vue de la révolution mondiale parler avec intérêt de questions purement techniques et de détails, tels que papier, carton, encre et autres « bagatelles » de ce genre.

Lors de notre première rencontre, Lénine m'adressa la parole en russe, Je ne pus que lui répondre que je ne parlais pas le russe, mais savais le français. Lénine prétendit d'abord ne pas connaître suffisamment l'anglais et, pendant quelques instants, nous parlâmes français ; ensuite Lénine me parla allemand, puis, à mon grand étonnement, il continua en un anglais parfait, ne faisant pas une seule faute, s'arrêtant seulement de temps en temps pour chercher un mot, Par la suite, toutes nos conversations eurent lieu en anglais, et je ne me souviens pas que Lénine eût fait une seule faute de grammaire.

Lénine n'attachait aucune importance à sa haute position, et sa simplicité m'étonnait davantage à mesure que je comprenais mieux son rôle de grand chef de humanité en ce grand moment historique.

Un jour, par exemple, alors que je m'apprêtais à le quitter, en mettant mon pardessus, je heurtai involontairement une grande étagère à livres : quelques gros volumes tombèrent à terre. Immédiatement Lénine s'agenouilla et, continuant notre conversation, se mit à ranger les livres.

En automne 1921, il me fallut envoyer à Lénine une lettre urgente. Je chargeai un gamin de 12 ans, fils d'un soldat rouge tué au front, de porter cette lettre au Kremlin, j'expliquai au garçon que la lettre était adressée au camarade Lénine, qu'il devait la lui remettre immédiatement, attendre la réponse et revenir au plus vite.

Le gamin, sur qui cela avait produit une grande impression, partit comme une flèche dans la direction du Kremlin. J'attends, les heures passent, et mon envoyé ne revient toujours pas. Enfin, alors que le soir tombait déjà, le garçon apparaît, l'air important. Je l'apostrophai :

— Où étais-tu donc ?

¹ Tom Mooney, membre du Parti socialiste américain et militant éminent du mouvement syndical américain, fut arrêté en 1916 pour avoir, soi-disant, jeté une bombe au passage d'une parade militaire. Après un procès monté de toutes pièces, il fut condamné à la peine de mort qui, ensuite, sous l'influence des protestations des masses, fut commuée en celle de la prison à perpétuité. Le 8 janvier 1939, il a été remis en liberté après 22 années d'emprisonnement (N.d. R.)

— Oh, répondit le garçon, je causais avec le camarade Lénine !

Plus tard, en effet, on me raconta au Kremlin qu'il en avait été ainsi. Le garçon, ne voulant remettre la lettre qu'à Lénine, attendit la fin de la séance : ensuite le camarade Lénine le retint et le questionna sur la façon dont on s'occupait des orphelins, enfants de soldats rouges.

Je reviens à cette lettre. C'était une longue missive – environ trois pages. Quand j'arrivai chez Lénine, il me dit :

— Avant tout camarade Minor, vous devez savoir que, lorsque vous adressez une lettre si longue à un homme aussi occupé que moi, vous devez indiquer en haut, à gauche, en style bref, télégraphique, quelles sont les questions que vous y traitez ; puis vous devez indiquer les mesures que vous recommandez, Ne pensez-vous pas qu'il faille faire ainsi ?

Ce qui m'a toujours étonné, c'est que lorsqu'il me fallait voir le camarade Lénine, (et j'ai été chez lui dix ou douze fois sinon davantage), cela a toujours été possible (à l'exception d'une seule fois où Lénine assistait à une réunion du Bureau politique). Lénine s'intéressait beaucoup aux personnes venant de l'étranger, même si celles-ci ne jouaient aucun rôle important. Le camarade Lénine savait organiser son temps de façon à l'employer au mieux.

Une fois même, je commis une maladresse : surpris que Lénine trouvât le temps de me recevoir et de régler en quelques minutes une question dont je avais pu, durant plusieurs jours, obtenir la solution chez d'autres camarades, je m'exclamai :

— Camarade Lénine, vous disposez de plus de temps que n'importe qui dans tout Moscou !

Certes, je ne le pensais pas littéralement. Mais Lénine me regarda avec étonnement.

— Non, camarade Minor, je ne dispose pas de plus de temps que les autres !

Et je lus sur son visage quel immense fardeau portait ce chef mondial, fardeau qui, sans doute, contribua à ce que la vie du plus grand homme de l'univers se terminât à 54 ans.

Immédiatement après le IIIe congrès de l'Internationale communiste², quelques camarades américains, moi y compris, rendirent visite à Lénine à minuit (il ne pouvait être libre plus tôt) afin d'examiner avec lui la question des formes d'organisation du Parti dans les circonstances d'alors. La question du plan de édition du journal « *Daily Worker* », plan qui, d'ailleurs, n'a pas été réalisé à l'époque, etc.

Lénine nous suggéra nombre d'idées claires et précises. Je ne puis me rappeler exactement les mots qu'il employa à ce moment. Ses pensées sont connues et fixées par lui-même, et je ne voudrais pas les citer inexactement.

Un des camarades présents soutenant des opinions fractionnistes de caractère ultra-gauche interrompait Lénine à tout instant. Chaque fois, Lénine s'arrêtait, attendait patiemment que celui-ci eût terminé et après seulement, se remettait à parler.

Un autre camarade, ayant des doutes au sujet de l'opportunité de prendre part à la campagne électorale, demanda à Lénine :

² Le IIIe Congrès du Komintern s'est tenu du 22 juin au 12 juillet 1921.

— Qu'en pensez-vous : devons-nous participer aux élections aux postes administratifs ? Ne serait-il pas préférable de ne participer qu'aux élections législatives ? Ainsi, les communistes ne porteraient pas la responsabilité de l'administration des organismes capitalistes.

Lénine répondit :

— Il me semble que [Eichhorn](#) a su assez bien mettre à profit son emploi administratif (il faisait allusion au social-démocrate de gauche Eichhorn qui, dans la première étape de la révolution allemande, en 1918, occupait le poste de préfet de police à Berlin. Les ouvriers spartakistes en profitèrent pour obtenir des fusils).

Ce fut à la fin de 1921 que je vis le camarade Lénine pour la dernière fois, Devant retourner en Amérique, je lui demandai la permission de lui présenter le camarade qui allait me remplacer, Lénine s'intéressait profondément à tous ceux qui venaient des États-Unis. Ce qui l'intéressait surtout, c'étaient les symptômes du revirement qui se manifestait parmi les ouvriers d'origine américaine.

Ceux-ci s'engageaient dans la voie révolutionnaire, cependant que le Parti communiste des États-Unis s'appuyait principalement sur les couches révolutionnaires d'ouvriers immigrés, La première question que Lénine adressa au camarade que j'avais amené, fut :

— Vous êtes Américain ?

— Oui, répondit mon camarade.

— Américain d'Amérique ? insista Lénine.

— Oui.

— Où êtes-vous né, en Amérique ?

— Oui.

— Et votre père ?

Apprenant que le père de ce camarade était fils d'un fermier européen émigré en Amérique, le camarade Lénine ajouta :

— Ah ! Ah !.., Et ensuite, souriant d'un air amusé :

— Minor, voyez-vous, est un Américain d'Amérique. Camarade Minor, votre père est né en Amérique et votre mère aussi, n'est-ce pas ? Et il continua : Et vos grands-parents ? Des deux côtés ?

— Ils sont nés en Amérique.

— Bien. Dites-moi combien de générations de vos ancêtres sont nées en Amérique ?

Je répondis que mes ancêtres vivaient en Amérique déjà avant la guerre révolutionnaire contre l'Angleterre. Le camarade Lénine me demanda aussitôt :

— Et que faisaient-ils pendant la révolution américaine ?

Je répondis que, pour autant que je le savais, tous avaient participé à la révolution.

— Ah, ah ! prononça-t-il. Cela peut vous servir un jour, Si un procès vous était intenté.

Nous discutâmes longtemps la question de la lutte de fraction dans le Parti communiste des États-Unis. Lénine nous posait beaucoup de questions. Je ne me souviens plus si ce fut cette fois-là où une autre qu'il me demanda quelle était la nature de cette lutte et je répondis – très mal-à ce propos que c'était une lutte entre révolutionnaires « rêveurs » et « réalistes ». Au mot de « réalistes », le visage de Lénine se rembrunit.

— J'espère, dit-il, que vous entendez réalistes dans le meilleur sens du mot.